

ANTHOLOGIE

EXTRAIT 1 - Une fausse biographie d'Homère : *La dispute entre Homère et Hésiode*.

Ce long texte anonyme est une fausse biographie des deux poètes (*a priori* non contemporains !) qui se disputent la victoire dans un concours de poésie, lui aussi inventé de toutes pièces. Si Homère suscite l'admiration du public par ses vers, le roi, arbitre du concours, décerne la couronne et octroie un trépied de bronze à Hésiode pour ses développements en faveur de l'agriculture, garante de la prospérité, et de la paix (poésie didactique), alors que la poésie d'Homère est pleine de batailles et de massacres (poésie épique).

Le texte est arrivé jusqu'à nous par un unique manuscrit du XIV^es. (*Laurentianus* 56.1) dans une version remaniée à l'époque impériale (II^es. après J.-C.), mais il est plus ancien : un papyrus du III^es. avant J.-C. en donne déjà la trame, et une comédie du V^es. avant J.-C. semble y renvoyer (Aristophane, *La Paix*, v.1265-1304). Pour d'autres, le récit de ce concours trouverait son origine chez le sophiste Alcidas (IV^es. avant J.-C.).

Nous en donnons quelques extraits, non qu'il faille croire en ces propos comme s'ils étaient d'authentiques témoignages historiques, mais pour illustrer ce que fut la tradition biographique antique qui entretint ainsi la croyance de tous en l'existence d'Homère.

« Homère ! Presque toutes les cités et leurs habitants prétendent l'avoir vu naître. D'abord, les gens de Smyrne, qui lui donnent pour parents Mélès, le fleuve qui coule par chez eux, et la nymphe Créthéis ; ils racontent qu'il s'est d'abord appelé Mélésigénès, puis, une fois aveugle, Homère, surnom qu'ils ont coutume de donner en pareil cas. Les gens de Chios, de leur côté, attestent qu'il fut leur citoyen et que des rejetons de sa descendance ont survécu, appelés Homérides. (...) Sur ses parents, le désaccord est complet. (...) Il fut nommé Homère parce que son père avait été livré en otage aux Perses par les gens de Chypre, ou selon d'autres, parce qu'il devint aveugle. »

« Homère, à qui la victoire avait échappé, allait de ville en ville récitant ses poèmes (...). A Argos, il récita des vers de l'Illiade [favorables aux Argiens]. Les dirigeants des Argiens, réjouis par la magnificence avec laquelle le plus illustre des poètes avait célébré leur race, gratifièrent celui-ci de présent somptueux. Ils lui élevèrent une statue de bronze et décidèrent par décret qu'un sacrifice serait accompli en l'honneur d'Homère chaque jour, chaque mois et chaque année, et qu'un autre sacrifice serait dépêché tous les cinq ans à Chios. »

« Il mourut, dit-on, [sur l'île d'Ios où] on l'enterra avec cette épitaphe : *En ce lieu, une bouche sacrée est couverte de terre : celle d'Homère, aligneur divin de guerriers héroïques*. »

Traduction de Philippe Brunet, dans *Hésiode*. La Théogonie, Les Travaux et les Jours et autres poèmes, Le Livre de Poche, Classiques de Poche 16041, p.315-329. Texte grec disponible dans la collection ...

On trouvera un condensé des autres biographies d'Homère (pseudo-Hérodote, Pseudo-Plutarque, et d'époque byzantine) dans les ouvrages suivants : Suzanne SAID, *Homère et l'Odyssee*, Belin, 1998, p.12-15 ; Alexandre FARNOUX, *Homère, Le prince des poètes*, Découvertes Gallimard, 2010. Pour l'édition de ces textes, voir Martin L. WEST, *Homeric Hymns. Homeric Apocrypha. Lives of Homer*, Loeb Classical Library, Londres, 2003, p.296-314 (présentation détaillée des biographies), p.318-447 (textes grec et traduction anglaise).

Piste de visite « L'Odyssee dans les collections d'art grec »

EXTRAIT 2 - LES SIRENES.

Odyssee, chant XII (traduction de Leconte de Lisle, 1877, arrangée).

La vénérable Circé me dit : « Ainsi, tu as accompli tous ces travaux. Maintenant, écoute ce que je vais te dire. Un dieu lui-même fera que tu t'en souviennes. Tu rencontreras d'abord les Sirènes qui charment tous les hommes qui les approchent ; mais il est perdu celui qui, par imprudence, écoute leur chant, et jamais sa femme et ses enfants ne le reverront dans sa demeure ni ne se réjouiront. Les Sirènes le charment par leur chant harmonieux, assises dans une prairie, autour d'un grand amas d'ossements d'hommes et de peaux en putréfaction. Navigue rapidement au delà, et bouche les oreilles de tes compagnons avec de la cire molle, de peur qu'aucun d'eux entende. Quant à toi, écoute-les si tu veux ; mais que tes compagnons te lient, à l'aide de cordes, dans le navire rapide, debout contre le mât, par les pieds et les mains, avant que tu n'écoutes avec grand plaisir la voix des Sirènes. Et si tu pries tes compagnons, si tu leur ordonnes de te délier, qu'ils te chargent de plus de liens encore. »

Je disais cela à mes compagnons, et, pendant ce temps, le navire bien construit approcha rapidement de l'île des Sirènes, tant le vent favorable nous poussait ; mais il s'apaisa aussitôt, et il fit silence, et un esprit assoupit les flots. Alors, mes compagnons, se levant, plièrent les voiles et les déposèrent dans la nef creuse ; et, s'étant assis, ils blanchirent l'eau avec leurs avirons polis. Alors je coupai, à l'aide du bronze tranchant, une grande masse ronde de cire, dont je pressai les morceaux dans mes fortes mains ; la cire s'amollit, car la chaleur du Soleil souverain était brûlante, et j'employais une grande force. Je fermai les oreilles de tous mes compagnons, puis, dans le navire, ils me lièrent avec des cordes, par les pieds et les mains, debout contre le mât. Enfin, ils s'assirent et frappèrent de leurs avirons la mer écumeuse.

Nous approchâmes à la portée de la voix, et le navire rapide, étant proche, fut rapidement aperçu par les Sirènes, et elles chantèrent leur chant harmonieux :

« Viens, ô illustre Ulysse, grande gloire des Achéens. Arrête ton navire afin d'écouter notre voix. Aucun homme n'a dépassé notre île sur sa nef noire sans écouter notre douce voix ; puis, il s'éloigne, plein de joie, ayant acquis de nombreuses connaissances. Nous savons, en effet, tout ce que les Achéens et les Troyens ont subi devant la grande Troie par la volonté des Dieux, et nous savons aussi tout ce qui arrive sur la terre nourricière. »

Elles chantaient ainsi, faisant résonner leur belle voix, et mon cœur voulait les entendre ; et, en remuant les sourcils, je fis signe à mes compagnons de me détacher ; mais ils agitaient plus ardemment les avirons ; et, aussitôt, Périclès et Euryloque, se levant, me chargèrent de plus de liens. Après que nous eûmes dépassé les Sirènes et que nous n'entendîmes plus leur voix ni leur chant, mes chers compagnons retirèrent la cire de leurs oreilles et me détachèrent. »

EXTRAIT 3 - LES SIRENES.

HYGIN, *Fables* (auteur de la fin du 1er s. avant/1er s. après J.-C. ; traduction remaniée de J.-Y. Boriaud, édition CUF, 1997).

[Ulysse] se rendit alors auprès des Sirènes filles de la Muse Melpomène et d'Achélos : elles avaient le haut du corps d'une femme, et pour le bas, celui d'une poule (*gallinacea*) ; leur destin était de vivre aussi longtemps qu'à l'écoute de leur chant, aucun homme ne parvienne à poursuivre son chemin. Instruit par Circé fille du Soleil, Ulysse boucha avec de la cire les oreilles de ses compagnons, ordonna qu'on l'attachât à l'arbre qui lui tenait lieu de mât, et continua ainsi son chemin.

Fable 125, « L'Odyssee », extrait (§13)

Piste de visite « L'Odysée dans les collections d'art grec »

Les Sirènes, filles du fleuve Achélous et de la Muse Melpomène, errant à l'aventure à la suite de l'enlèvement de Proserpine, arrivèrent sur la terre d'Apollon ; là, par la volonté de Cérès, du fait qu'elles n'avaient été d'aucun secours à Proserpine [lors de son enlèvement aux Enfers par Hadès], elles furent transformées en oiseaux (*voluticae*). Un oracle les avait averties qu'elles vivraient aussi longtemps qu'en écoutant leur chant, personne ne suivrait son chemin ; Ulysse leur fut fatal ; du fait de la ruse dont il usa en longeant les rochers où elles demeuraient, elles se précipitèrent en effet dans la mer. Elles valurent à ce lieu, entre la Sicile et l'Italie, le surnom de Sirénides.

Fable 141, « Les Sirènes »

EXTRAIT 4 - ATHENA PLAIDE LA CAUSE D'ULYSSE EN PLEINE ASSEMBLEE DES DIEUX.

Odysée, chant I (traduction de Leconte de Lisle, 1877, arrangée).

Tous les Dieux prenaient [Ulysse] en pitié, excepté Poséidon qui était toujours irrité contre cet homme divin, jusqu'à ce qu'il fût rentré dans son pays. Mais Poséidon était allé chez les Ethiopiens [...] pour une hécatombe de taureaux et d'agneaux. Et tandis qu'il se réjouissait, assis à ce repas, les autres dieux étaient réunis dans la demeure royale de Zeus Olympien. Le père des hommes et des dieux commença de leur parler, se rappelant dans son cœur l'irréprochable Egisthe que l'illustre Oreste, le fils d'Agamemnon, avait tué. Se souvenant de cela, il dit ces paroles aux Immortels : « Ah ! comme les hommes mettent en cause les dieux ! Ils disent que leurs maux viennent de nous, et, seuls, ils aggravent leur destinée par leur démence. » [...] Athéna, la déesse aux yeux clairs, lui répondit : « Ô notre père, fils de Cronos, le plus haut des rois ! Egisthe du moins a été frappé d'une mort juste. [...] Mais mon cœur est déchiré au souvenir du brave Ulysse, le malheureux, qui souffre depuis longtemps loin des siens, dans une île aux deux rives, au centre de la mer. Dans cette île plantée d'arbres habite une déesse, la fille dangereuse d'Atlas, lui qui connaît les profondeurs de la mer, et qui porte les hautes colonnes dressées entre la terre et le ciel. Oui, sa fille retient le malheureux qui se lamente et qu'elle flatte toujours de molles et douces paroles, afin qu'il oublie Ithaque ; mais lui qui désire revoir la fumée de son pays, il souhaite mourir. Ton cœur n'est pas touché, roi de l'Olympe, par les sacrifices qu'Ulysse accomplissait pour toi auprès des neufs argiennes, devant la grande Troie ? Zeus, pourquoi donc es-tu si irrité contre lui ? » Zeus qui amasse les nuées lui répondit ainsi : « Mon enfant, quelle parole s'est échappée d'entre tes dents ? Comment pourrais-je oublier le divin Ulysse, qui, par l'intelligence, est au-dessus de tous les hommes, et qui offrait le plus de sacrifices aux Dieux qui vivent toujours et qui habitent le large ciel ? Mais Poséidon qui entoure la terre est s'acharne à venger le Cyclope, le divin Polyphème, le plus fort des Cyclopes, qu'Ulysse a aveuglé. [...] C'est pour cela que Poséidon qui secoue la terre, ne tue pas Ulysse mais le contre à errer loin de son pays. Mais nous, qui sommes ici, assurons son retour ; et Poséidon oubliera sa colère, car il ne pourra rien, seul, contre tous les dieux immortels. » Athéna, la déesse aux yeux clairs, répliqua : « [...] Moi j'irai à Ithaque, et j'animerai son fils et lui inspirerai la force, après avoir réuni l'agora des Achéens aux longs cheveux, de chasser tous les prétendants qui égorgent ses brebis nombreuses et ses bœufs [...]. Et je l'enverrai à Sparte et dans la sablonneuse Pylos, afin qu'il s'informe du retour de son père bien aimé, et qu'il acquière de la renommée parmi les hommes. »

Ayant ainsi parlé, elle attacha à ses pieds de belles sandales divines, dorées, qui la portaient sur la mer et sur l'immense terre comme le souffle du vent. Elle saisit sa forte lance à la pointe de bronze,

Piste de visite « L'Odyssee dans les collections d'art grec »

une grande et solide lance, avec laquelle elle dompte la foule des hommes héroïques contre qui, fille d'un père puissant, elle est irritée.

EXTRAIT 5 - RETROUVAILLES D'ULYSSE ET DE PENELOPE.

Odyssee, chant XXIII (traduction de Leconte de Lisle, 1877, arrangée).

Ulysse vient de révéler son identité à son épouse qui reste méfiante.

La prudente Pénélope lui répondit : « Malheureux ! Je n'ai ni mépris ni dédain pour toi, mais je ne te reconnais pas encore, car je me souviens trop de ce que tu étais quand tu partis d'Ithaque sur ton navire aux longs avirons. Va, Euryclée, étends, hors de la chambre nuptiale, le lit compact qu'Ulysse a construit lui-même, et jette sur le lit dressé des tapis, des peaux et des couvertures splendides. » Elle parla ainsi, mettant à l'épreuve son mari ; mais Ulysse, irrité, dit à sa femme douée de prudence : « O femme ! quelle triste parole as-tu dite ? Qui donc a transporté mon lit ? Aucun homme vivant, même plein de jeunesse, n'a pu, à moins qu'un dieu ne lui soit venu en aide, le transporter, et même le mouvoir aisément. Et le travail de ce lit est une preuve manifeste, car je l'ai fait moi-même, sans aucun autre. Il y avait, dans l'enclos de la cour, un olivier au large feuillage, verdoyant et plus épais qu'une colonne. Tout autour, je bâtis ma chambre nuptiale avec de lourdes pierres ; je mis un toit par-dessus, et je la fermai de portes solides et compactes. Puis je coupai les rameaux feuillus et pendants de l'olivier, et je tranchai au-dessus des racines le tronc de l'olivier, et je le polis soigneusement avec le bronze, et m'aidant du cordeau. Et l'ayant troué avec une tarière, j'en fis la base du lit que je construisis au-dessus et que j'ornai d'or, d'argent et d'ivoire, et je tendis au fond la peau pourprée et splendide d'un bœuf. Je te donne cette preuve manifeste ; mais je ne sais, ô femme, si mon lit est toujours au même endroit, ou si quelqu'un l'a transporté, après avoir tranché le tronc de l'olivier, au-dessus des racines.

Il parla ainsi, et le cher cœur et les genoux de Pénélope défailirent en reconnaissant les signes évidents que lui révélait Ulysse. Et elle pleura quand il eut décrit les choses comme elles étaient ; et jetant ses bras à son cou, elle baisa sa tête et lui dit : « Ne t'irrite point contre moi, Ulysse, toi, le plus prudent des hommes ! Les dieux nous ont accablés de maux ; ils nous ont envié la joie de profiter ensemble de notre jeunesse et de parvenir ensemble au seuil de la vieillesse. Mais ne t'irrite point contre moi et ne me blâme point de ce que, dès que je t'ai vu, je ne t'ai point embrassé. Mon âme, dans ma chère poitrine, tremblait qu'un homme, venu ici, me trompât par ses paroles ; car beaucoup méditent des ruses mauvaises. [...] Maintenant tu m'as révélé les signes certains de notre lit, qu'aucun homme n'a jamais vu. Nous seuls l'avons vu, toi, moi et ma servante Aktoris que me donna mon père quand je vins ici et qui gardait les portes de notre chambre nuptiale. Enfin, tu as persuadé mon cœur, bien qu'il fût plein de méfiance. »

Elle parla ainsi, et le désir de pleurer saisit Ulysse. Il pleurait en serrant dans ses bras sa chère femme si prudente.